

76

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

5267 7100 R 1
18 JUL 1925

Cinquième année, N° 17

Publication hebdomadaire
Un an : 25 frs ; six mois : 15 frs.
Le numéro : 75 centimes

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 17 juillet 1925

Sommaire :

Les Catholiques et la Société des nations
En marge des Arts décoratifs
La paille des mots et le grain des choses
Une tentative nouvelle d'Henri Davignon
romancier

Comte Gonz. de Reynold
Marcel Schmitz
Fernand Deschamps
Léopold Levaux

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une croisade contre les Bolchevistes,
Mgr J. Schyrgens. — Pologne. — Balkans.

La Semaine

◆ Voilà les Français engagés dans une aventure marocaine aux proportions plus grandes que prévues. Leur prestige africain est en jeu.

On nous dit que plus de 150,000 hommes sont là déjà. Et le sang français coule et des centaines de millions sont dépensés...

Depuis le 11 mai 1924, le gouvernement n'a songé qu'à brimer les catholiques, et à faire œuvre de sectarisme.

Moralité : le franc n'a cessé de baisser, la révolution communiste gronde, on se bat au Maroc...

Ce pendant que l'Allemagne se relève...

◆ Le geste, si peu élégant, des Etats-Unis nous réclamant huit milliards, dont quatre milliards

« acquittés » par Wilson, est senti profondément par tous les Belges.

Beaucoup nourrissaient encore pour « l'aide américaine » des sentiments de gratitude. Nous voilà définitivement fixés sur nos devoirs de reconnaissance.

Notre sacrifice du 4 août 1914 aura sauvé la civilisation, mais aussi hypothéqué plusieurs générations de Belges.

Grâce à nous, l'Amérique a gagné la guerre et ne sait plus où mettre son or.

Pour nous remercier, au lieu de nous donner un peu de ce métal jaune, pour nous remercier..., on nous demande, sachant que nous n'avons plus d'or, de travailler pendant un siècle au profit des Etats-Unis.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50; Compte chèque postal : 489,16)

GRANDE MAISON de BLANC

MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES

FOURNISSEUR DE LA COUR, DES MINISTÈRES
— ET DES GRANDES ADMINISTRATION —

TROUSSEAUX

POUR DAMES, HOMMES
ET ENFANTS

LINGERIES - SOIERIES - LITERIE - RIDEAUX - COUVERTURES
GANTERIE - MAROQUINERIE - BONNETERIE
ROBES - MANTEAUX - FOURRURES

SPÉCIALITÉ DE LINGE ET TROUSSEAUX POUR
ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX ET PENSIONNATS
LINGE D'ÉGLISE

NOUS NE METTONS EN VENTE QUE DES
ARTICLES DE
PREMIER CHOIX ET DE QUALITÉ GARANTIE

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES :
 90,000,000 □ □ □ 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

**BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
 VILVORDE, Rue de Louvain**

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) **5.00 %**
 En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) **5.00 %**
 En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) **5.25 %**

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois **5.20 %**
 2° Après le quatrième mois **5.15 %**
 3° Après le troisième mois **5.10 %**
 4° Après le deuxième mois **5.05 %**
 5° Après un mois **5.00 %**

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : **500 francs** minimum et multiples de 500 fr.

Année Sainte à Rome

27 août au 11 septembre.
 30 août au 16 septembre, pour le personnel enseignant.
 Directeurs : Abbés H. Devis et A. Van Roey.
 3 au 13 septembre : train spécial 2^e et 3^e classes.
 4 au 26 septembre : train spécial 2^e classe, sous la direction des Pères Dominicains.
 8 au 24 septembre : Voyage organisé pour *La revue catholique des idées et des faits*.
 27 septembre au 12 octobre : Les départs sont assurés et dirigés par guides compétents.
 Le bureau se charge d'obtenir des facilités pour la visite des basiliques et l'audience pontificale.

Pèlerinages à Lisieux

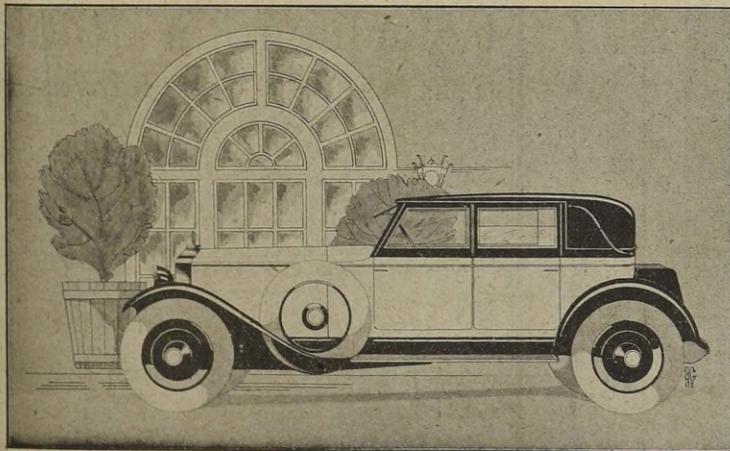
5 au 13 août : PARIS — SAINT-MALO — MONT SAINT-MICHEL — LISIEUX — ROUEN — SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE — EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS.
 Du 8 au 13 août : PARAY LE MONIAL — LISIEUX — MONTMARTRE.
 Du 10 au 13 août : LISIEUX — SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE. Dir. Spir. : RR. PP. Garin et de Temmerman, S. J.

Voyages de Vacances

A LOURDES — BIARRITZ — PAU — PARIS; 2^e classe, 660 francs français, premier départ 7 juillet.
 LOURDES — BIARRITZ — CAMBO; les GORGES DU TARN — LA SAVOIE — LA BRETAGNE — LA SUISSE — LE TYROL — LA NORVÈGE. Voyages en groupes accompagnés ou en particulier.

Demandez programmes et renseignements :

LE GLOBE, Directeur A. DE STAERCKE
 3, Avenue Louise, Bruxelles



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS

BATTAGE — NETTOYAGE — TEINTURE — DÉSINFECTION

J^N & J^H TOBY FRÈRES

DIRECTION ET USINE : TÉLÉPHONE : 324.86
 2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK-BRUXELLES

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DU C ANVERS

La

**Grande
Marque
Belge**

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◊
Lunetterie
—
Optique
—
Jumelles
—
Baromètres
◊



◊
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◊

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

DE BACKER-VAN CAMP

73, Rue Royale, 73, BRUXELLES

(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63



OBJETS D'ART — PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

de

LALIQUE



Pèlerinage à Rome

du 8 au 24 septembre -- Groupe de 25 Personnes

Itinéraire : Bruxelles. — Bâle. — Pallanza. — Les îles Borromées. — Milan. — Rome (6 jours). — Assise. — Florence. — En bateau de Côme à Bellagio. — En bateau de Menaggio à Lugano. — Traversée du lac des Quatre Cantons. — Lucerne. — Bâle. — Bruxelles.

AUDIENCE PONTIFICALE A ROME

PRIX : 2,775 francs belges, avec billets de chemin de fer en 2^e classe et hôtels de premier ordre

Pour les renseignements complémentaires s'adresser à l'Agence LE GLOBE, 3, avenue Louise, Bruxelles. (Voyage de *La revue catholique des idées et des faits*).

Établissement de Carlsbourg

Humanités modernes. — École normale primaire.
Section de langue allemande
Institut moyen d'Agronomie. — École d'Agriculture.

Situation idéale au point de vue de la salubrité et du calme pour tes études.

Les Catholiques et la Société des nations

Les rapports de l'Église catholique et de la Société des nations, voilà encore — le sait-on assez? — un des problèmes qui intéressent immédiatement l'avenir de l'Europe et du monde. Ce n'est point une phrase, mais la constatation d'un fait : ce devoir de reconstruction et ce besoin d'unité, cet effort vers l'ordre et ce besoin d'autorité, qui nous obsèdent et nous tourmentent depuis la guerre, et sur lesquels nous ne cesserons jamais d'insister. Distinguons ici les deux plans : le plan des réalités politiques, économiques, sociales; le plan des réalités intellectuelles, morales, religieuses. Or, le second commande et domine le premier et les ouvriers qui peinent sur celui-ci ne feront rien de bon sans les architectes qui pensent sur celui-là : rien, en tous cas, que d'empirique et de provisoire.

Mais quelles sont les deux grandes organisations internationales — bien inégales d'ailleurs, d'âge, d'importance, de puissance — que nous voyons établies maintenant, la plus jeune et la plus faible sur le plan des réalités temporelles, la plus antique et la plus forte sur le plan des réalités spirituelles? La Société des nations, l'Église catholique. Il suffit de les nommer pour avoir les deux termes du problème vital : celui de la paix, de l'ordre; de la reconstruction, et pour comprendre combien ce problème serait mieux et plus vite résolu si un accord intervenait entre Genève et Rome, entre la Société des nations et l'Église.

La démonstration en est facile par le contraire. Supposez un instant l'in vraisemblable : le désaccord, le conflit. Supposez que la Société des nations, non contente d'ignorer le Saint-Siège, prenne une attitude hostile à son égard, des décisions contraires aux grands intérêts du catholicisme et surtout qu'elle soit en état de faire exécuter celles-ci. Imaginez que le Saint-Siège, en réponse, donne au clergé et aux fidèles des directions qui les amènent à combattre la Société des nations dans tous les pays du haut de toutes les chaires. Or, la Société des nations peut voir encore, autour d'elle, une foule d'indifférents, d'hésitants, de sceptiques et toute une armée d'adversaires : qu'arriverait-il si, par exemple, dans un certain nombre de Parlements, les partis catholiques s'entendaient avec tous ces adversaires pour refuser les crédits nationaux dont vit la grande organisation internationale? La réponse n'a pas besoin d'être formulée. Elle montre que la Société des nations ne dépend point seulement des nations, des gouvernements, mais bien aussi des forces spirituelles, dans la mesure où ces forces sont elles-mêmes organisées. Quoi qu'il en soit, une lutte, même un simple conflit entre la Société des nations et l'Église, serait

un coup fatal porté à la première et un danger certain, immédiat pour la paix dans le monde entier.

Mais la civilisation occidentale est menacée par un autre danger : le bolchevisme. C'est l'ennemi commun, et de la Société des nations, et de l'Église. La lutte contre le communisme ne saurait être exclusivement une lutte politique : elle doit être une lutte doctrinale, religieuse. Le communisme prétend à être une philosophie, une conception du monde, une mystique. Il séduit facilement les mécontents et les passionnés, les esprits simples et les demi-intellectuels que fascinent toujours les schémas et les formules. Il faut donc attaquer le ver dans les profondeurs où il a déposé ses œufs et où il se développe, c'est-à-dire dans les esprits. La seule arme efficace est un christianisme positif. Ici le catholicisme apparaît avec la force d'une digue.

* * *

La Société des nations a compris de suite qu'il ne lui suffisait pas, pour être viable, pour agir, d'être construite sur un pacte de gouvernements. Elle a cherché, avant sa naissance pour ainsi dire, à s'appuyer sur l'opinion publique : voilà pourquoi se sont formées, dans la plupart des pays, des associations de propagande en sa faveur. Ces associations, dont quelques-unes sont très nombreuses et fort influentes, — celle de Grande-Bretagne, par exemple — tiennent chaque année des congrès; au moment où je rédige ces lignes, c'est à Varsovie que siègent leurs délégués. Cependant, à Genève, on a voulu aller plus loin et se concilier une seconde force, celle des intellectuels, universitaires, savants, artistes, écrivains, étudiants même; on a créé la *Commission internationale de coopération intellectuelle* et la *Fédération universitaire pour la S. D. N.* Enfin il y a les forces morales. La Société des nations les rallie avec méthode autour de son programme humanitaire, dans son action contre la traite des blanches, la littérature immorale, l'esclavage, les stupéfiants, pour la protection de l'enfance. A côté des commissions officielles où les États sont représentés seuls, elle en a formé d'autres, dites consultatives, où siègent des délégués des ligues les plus importantes, nationales ou internationales, qui se vouent à la défense de la moralité. Mais, avancer dans cette voie, c'est rencontrer un quatrième groupe de forces : les forces religieuses. Et voici que la Société des nations s'est trouvée en présence des Églises chrétiennes, du catholicisme, du Saint-Siège. Ce fut, à propos du calendrier, lorsqu'on voulut étudier s'il

serait possible de fixer la date de Pâques; alors il fallut bien consulter les Églises et réunir les représentants dans une sous-commission, laquelle d'ailleurs semble avoir travaillé sans beaucoup de succès. Et pourquoi? Parce que Rome, après avoir consenti à l'appel d'un spécialiste éminent, le R. P. Giarfranceschi, a fait savoir qu'elle entendait demeurer sur la réserve. Ce petit fait est grandement significatif: sans Rome, ici, Genève n'a rien pu, ne pourra rien faire.

* *

Genève et Rome se sont donc rencontrées. Rencontre inévitable, si l'on veut bien se rendre compte que les problèmes dont s'occupe la Société des nations touchent nécessairement aux grands intérêts catholiques. La commission des mandats, par exemple, a droit de contrôle sur les lieux saints; celle du Transit a été conduite à étudier la réforme du calendrier; celle de coopération intellectuelle est en rapport avec toutes les universités, tant officielles que libres, avec tous les établissements scientifiques, avec les grandes associations d'étudiants; elle touche, en s'efforçant de ne point s'y brûler les doigts, à l'éducation; celles de l'hygiène, de la traite des femmes et des enfants, de l'opium, de l'esclavage, ne peuvent ignorer, découvrent même parfois l'effort catholique, souvent bien antérieur au leur, dans ces vastes domaines qu'elles tâchent à défricher. Le Conseil de la société a les minorités sous sa sauvegarde. Le Bureau international du travail traite avec les syndicats chrétiens. La question de la Haute-Silésie, le différend polono-lithuanien, la restauration financière de l'Autriche, celle de la Hongrie, les affaires d'Albanie, d'autres encore, ont soulevé, souleveront sans cesse des questions d'ordre religieux: organisation de la hiérarchie, vie du clergé, établissements d'instruction, bien de l'Église. Il y a plus, et plus général encore: la Société des nations est en train de définir et codifier peu à peu un droit international nouveau, une nouvelle conception des rapports internationaux, de la société humaine. Elle ne saurait y parvenir sans les principes du droit des gens chrétiens, en ignorant la tradition et les lois d'une Église qui est celle de saint Augustin, d'Innocent III, de Thomas d'Aquin, de Suarez.

* *

Parallèlement, l'Église ne peut, ni, sans doute, ne veut ignorer la Société des nations. Le trésor spirituel dont elle a la garde le lui interdit et lui demande aussi de regarder vers Genève, de suivre attentivement l'œuvre qu'on y tâche d'accomplir. Avec de la confiance ou de la méfiance, avec de la sympathie ou de l'antipathie, peu importe. Un jour viendra où il faudra s'aborder.

Comment? Il serait présomptueux de le dire, surtout lorsqu'on est un simple observateur, sans mandat, qui exprime en son seul nom des sentiments personnels et ne saurait compromettre que son humble personne. Que la Société des nations ait commis une erreur en voulant ignorer l'Église et la papauté, le fait me paraît indéniable, et tous les catholiques, dans le monde entier, l'ont, comme on dit, sur le cœur. Qu'en revanche, le Saint-Siège puisse

et veuille devenir membre de la Société des nations, cela me semble exclu: le Saint-Siège est au-dessus de la Société des nations; il ne saurait en partager les responsabilités, ni les erreurs, lui, l'arbitre des conflits humains et le juge des actions humaines. La Société des nations a, d'ailleurs, plus besoin de lui que lui n'a, ni n'aura jamais besoin d'elle. Comparez mentalement l'assemblée de Genève et un Concile universel, et vous sentirez cela. Mais il faut conclure.

* *

La Société des nations, pour imparfaite qu'elle soit, pour justifier que soient aussi les griefs des catholiques à son égard, est un fait. Elle est l'organe créé, répétons-le, par cet impérieux devoir de reconstruction qui s'impose à notre époque. Elle s'efforce de transformer de puissance en acte le droit international nouveau, les conceptions nouvelles qui vont régir désormais, nous le croyons, les rapports entre les peuples.

L'Église représente, elle, les principes immuables et les vérités éternelles en qui tout ce qui est nouveau a sa source, en qui tout ce qui est nouveau est tenu de puiser sa sève, sous peine de se dessécher et de mourir. On ne peut concevoir, en effet, ni un droit international applicable, ni une société viable, sans la Vérité d'où procèdent toutes les vérités.

Ici nous retrouvons nos deux plans: le temporel, le spirituel. Il y a donc un « raccord » à établir entre ce contingent et ce nécessaire, ces nouveautés et cette éternité. Ce raccord, il est défini déjà depuis des siècles par les grands théologiens: qu'on relise la *Cité de Dieu*, qu'on relise Suarez, qu'on reprenne les Encycliques de Benoît XV! Il reste à l'instaurer entre les deux grandes institutions internationales qui s'érigent sur ces deux plans. Comment? Seraient-ce, par exemple, des relations diplomatiques? Tout ce que nous voulons dire, c'est que depuis longtemps des catholiques se sont groupés pour étudier, à la lumière des principes chrétiens, les problèmes dont s'occupe la Société des nations: il s'agit de l'*Union catholique d'études internationales*.

Nous lui consacrerons notre prochain article.

Gonzague de REYNOLD,
professeur à l'Université de Berne.

En marge des Arts décoratifs

La demeure de l'homme moderne.

Ouvrez les revues d'avant-garde; lisez les préfaces des catalogues, les manifestes, vous trouverez partout le même postulat.

« L'architecture moderne doit être une architecture rationnelle. La beauté naît de la fonction. Voyez l'automobile, l'avion, ils sont beaux, parfaits, harmonieux. Raisonner, soyez logiques. Ne soyez surtout pas sentimentaux. »

Bons principes, féconds pour une part, un peu sommaires cependant. S'il n'y avait que la raison à consulter, le problème serait

vite résolu et nos demeures sortiraient en série de nos usines à bâtir, ordonnées, équipées, complètes, conformes en tous points aux dernières prescriptions du confort et de la science.

Belles...? Hélas, insuffisamment. L'homme est ainsi fait qu'il ne prétend se satisfaire que d'usuperflu, s'éprendre que de l'inutile. Le même impérieux besoin qui poussait son ancêtre de l'âge des cavernes, à recouvrir de graffiti sa tanière, continue de le tourmenter. Il reste l'animal qui « orne » sa demeure.

Riches de tous les perfectionnements matériels, gavés de confort et d'hygiène, nous restons pauvres et dénués tant que nous n'avons tracé une « image » où accrocher notre cœur. La science ne nous est le rien. Nous demandons à être émus.

Cette faiblesse est notre vraie richesse, celle qui donne tout son prix à la vie.

Aussi bien dans cette débâcle générale, à laquelle nous assistons, des valeurs et des idées d'avant-guerre, notre premier soin n'est-il pas de nous étourdir, notre seule préoccupation, celle de masquer nos ruines?

C'est au moment où tout s'écroule, que nous ressentons le besoin d'inventer de nouvelles parures, de refaire un visage au monde.

Jamais nos désirs ne furent si nombreux, notre goût de vivre plus vif, plus ardente notre soif de beauté. Est-ce un déclin ou un renouveau, une aube ou un crépuscule? Emouvante incertitude. Mais qu'elle nous exalte ou qu'elle nous consume, elle ne nous laisse d'autre alternative que l'action.

Ephémère ou non, nous avons donc commencé de bâtir la cité future, ou plus exactement d'en étudier les plans. Peu à peu, à travers les tâtonnements et les essais, les directions se précisent, les lignes générales se dégagent. Sans qu'elle ait déjà pris figure entièrement, l'on commence de se rendre compte de ce que sera la demeure de l'homme moderne.

Si nous voyons bien, elle sera beaucoup moins le reflet de nos mœurs, que nous serions fondés à le croire.

A cette vie dure, forcenée, épuisante, à laquelle nous condamnons le train de plus en plus accéléré du siècle, il nous faut de toute force un antidote. Si nous ne voulons périr à la tâche, vidés d'énergie nerveuse, il nous faut multiplier les sédatifs, les calmants.

Plus l'époque se fera dure et pressante, fiévreuse, plus nous serons tentés de nous déprendre de son étroitesse, de nous dérober à ses obsessions.

A chacun de ses caractères dominants, nous allons chercher à opposer son contraire. A son tapage le silence, à sa trépidation le calme, à son éclat blessant, l'assourdissement des nuances, à son encombrement la simplicité, le dénuement; à son désordre, une recherche passionnée d'équilibre.

Nos maisons vont devenir des refuges, des défenses, des lieux de retraite et de méditation.

Il n'est pas juste qu'après nous être débattu tout le jour au sein de ce film simultanée qu'est devenue la vie moderne, après nous être vus bousculés par son trafic, tympanisé par son tumulte, exaspéré par sa cohue, asphyxié par ses parfums, nous ayons encore à lutter chez nous contre des complications de plans, ou des enchevêtrements de volumes.

Notre premier souci sera donc de remanier le plan intérieur de nos demeures. Plus de ces subdivisions en pièces minuscules incommodes, mal éclairées, dont chacune sous son étiquette différente, ne nous est qu'une même et seule cage.

Plutôt une grande salle que trois petites, si l'espace nous est limité, mais où nous pouvons respirer et nous détendre, laisser courir en liberté notre regard.

De l'air et de beaux volumes. La partie domestique de la demeure, réduite à sa plus simple expression. Il y a des cuisines de 5 mètres carrés qui sont des merveilles de précision.

De très vastes dégagements, car il n'est rien de plus noble qu'un

bel escalier, qu'un palier de belles proportions. Et nous avons tous besoin de vivre noblement.

Dans les chambres d'habitation, nous chercherons un rapport parfait entre les trois dimensions.

Un accord heureux entre les lignes, est une source de joie pour l'esprit.

Nous déterminerons avec soin l'emplacement des baies et des portes : de celles-ci vous en supprimerez autant qu'il se peut.

N'avez-vous pas remarqué combien il nous faut parfois ouvrir et fermer des portes avant que de mettre la main sur un objet usuel et que rien, dans son caractère ne prédestinait à être ainsi renfermé!

Il va falloir mieux distribuer la lumière, tant celle du jour, que la lumière artificielle. Se dire que le luminaire n'est pas fait pour être vu, mais bien pour nous aider à voir. Vous réfléchirez à l'absurdité actuelle des lustres. La lumière n'est jamais si belle que lorsque sa source reste invisible.

Elle est magicienne au surplus. Vous pouvez si vous le voulez, la plier à tous vos caprices, la mettre au service de toutes vos humeurs. Ses ressources sont proprement infinies.

Cela fait, vous commencerez seulement de vous préoccuper de l'ornement. Vous serez très sévère. Vous vous en prendrez d'abord aux moulures. Elles ne seront plus tolérées qu'aux endroits où il faut ménager une transition entre deux plans, et encore suivant un profil simplifié à l'extrême. Vous aurez le culte des surfaces planes. Sans fanatisme, bien entendu, mais délibérément tout de même.

Autant que faire se peut, vous exigerez que les saillies fassent corps avec la surface sur laquelle elles apparaissent. Vous renoncerez à plaquer un chambranle de bois, au droit d'une baie de pierre ou de béton. Ce sont emplâtres dont nos maisons regorgent.

Pour ce qui est des formes, vos préférences presque exclusives iront à la ligne droite et au plein cintre. En plan, au rectangle immuable, vous adjoindrez, volontiers, le cercle et l'octogone. Ce sont tracés trop délaissés. Les anciens en usaient largement.

Quoiqu'en disent les sectateurs de l'art nouveau, vous bannirez avec horreur le triangle. Vous n'avez que faire de ces formes pointues dont on nous assassine depuis peu. Vous cherchez un décor austère, mais non point qui soit agressif. Cette austérité ne sera d'ailleurs que de surface. Il y a une grande volupté dans les lignes simples, plus subtile et plus durable que dans un vain étalage de richesses.

Cette affectation de dénuement vous permettra, au surplus, d'émouvants contrastes. La chute éclatante d'un rideau de pourpre et d'or au droit d'une muraille dépouillée, le brusque épanouissement de la lumière au sortir d'une pénombre subtile, le sourire du masque de pierre peuplant de songes l'atrium désert, autant de jeux auxquels se complaira votre imagination et par quoi vous éprouverez un plaisir toujours renouvelé.

Vous irez de nouveau à l'essentiel, à la racine des choses. D'une seule rose, noyant sa pourpre dans l'eau profonde d'un miroir, vous composerez un spectacle indéfiniment prolongé, de même, qu'il vous suffira d'une seule œuvre d'art, mais bien placée pour créer une atmosphère plus riche en résonnances que celle qui vous accueille un seuil des musées les plus fournis.

Sobriété, économie des moyens. Cette intimité, ce charme, que nos pères trouvaient et cultivaient par la surcharge, dans leurs sombres salons encombrés de meubles et de bibelots, vous la trouverez au sein d'une pièce vaste et claire, meublée sobremment, ornée de peu.

Meublée sobremment. A quoi riment, en effet, ces buffets de salle à manger, ces vitrines, ces vaisseliers, ces gardes-robes trapues, dont vous êtes toujours nantis?

Des sièges, des tables, vos lits, une commode, un bonheur du

jour. Mais tous les autres, qu'ils se résorbent en placards, en niches, en étagères.

C'est d'air et d'espace que vous avez besoin et de pouvoir laisser errer votre regard sur de belles surfaces libres.

C'est pourquoi vos meubles seront bas, simples, lisses et de belle matière.

Quelques beaux objets d'art pour occuper votre rêverie. Un seul plutôt que dix qui ne soient pas absolument parfaits. En le situant bien, vous décuplerez sa valeur et son charme.

Si vous en avez les moyens, plutôt que de suspendre aux murs des tableaux qui presque toujours n'ont pas été conçus pour y figurer, vous ferez de vos murs même des tableaux. La peinture à fresque revient en faveur. Il n'est pas de décoration plus charmantes.

Ici, vous prendrez gentiment votre revanche contre l'époque. Tout ce que celle-ci ne vous donne plus, l'innocence, la candeur, la joie, la poésie, vous en ferez retracer pour vous seul les images. Entre le monde et vous, vous interposerez un monde nouveau, le monde de vos rêves, le monde de vos désirs déçus. Vous aurez là, sur vos murs, toujours prêts à vous accueillir, des amis qui ne soient point de faux amis, des visiteurs qui ne soient pas des importuns, des foules qui soient d'aimables foules. Avec ceux et celles que vous ferez surgir de vos livres, vous ne serez jamais à court de belle compagnie.

Voilà votre demeure qui, petit à petit, a pris figure. Nous avons commencé comme de juste à la bâtir de l'intérieur. Quel aspect aura-t-elle du dehors?

Sera-t-elle de pierres ou de briques, de béton armé, de fer ou de verre, haute ou basse, coiffée d'un toit, ou simplement terminée en terrasse?

Les avis diffèrent encore. On discute, on cherche on expérimente. Aucune formule absolue ne s'est encore imposée. Mais l'on peut sans trop de risques émettre certains pronostics.

Il semble que l'avenir soit au béton. Souple, économique, d'un usage universel, ce matériau est bien de son temps. Mais s'il est constructif, il n'est pas esthétique. Aussi bien doit-il se borner à constituer une armature sur laquelle un revêtement viendra se placer.

En ce moment, l'on se contente de l'enduire. Ce procédé a contre lui d'être périssable. L'améliorera-t-on?

Où le remplacera-t-on par des matériaux nouveaux, poteries vernissées, dalles de verre, plaques de métal, comme semblent vouloir l'indiquer, certaines recherches, poursuivies notamment à l'Exposition des arts décoratifs.

Ce seront surtout les facteurs économiques qui détermineront cette évolution. En attendant, c'est l'enduit, dit de simili-pierre, qui semble le matériau le plus en faveur. En étudiant d'ailleurs bien son dosage, il y a moyen de le mieux soustraire aux morsures et aux dégradations du temps. Il a pour lui de nous dispenser ces grandes surfaces planes, lisses et sans appareil, dont nous sommes devenus amoureux.

Quant au toit, nous pensons que l'on fait fausse route en essayant de le supprimer. Nous ne sommes pas en pays d'Orient. Le toit reste pour nos climats une nécessité constructive autant que pittoresque. Nous ne sommes pas appelés à vivre sur des terrasses.

Qu'on l'améliore en faisant appel aux techniques modernes, charpente de béton vaut mieux que charpente de bois. Mais les lignes maîtresses resteront sauves, celles auxquelles nous a pliés une longue tradition.

Pour le reste, l'architecture extérieure s'inspirera des mêmes principes que ceux qui vont nous guider dans l'aménagement intérieur. Même économie des moyens, même simplicité dans la mise en page, même souci des surfaces planes, même sobriété dans l'ornement.

N'y aurait-il chez nos architectes qu'une sûreté plus grande dans le maniement des vides et des pleins, une méfiance plus absolue vis-à-vis de l'ornement inutile, que nous escompterions déjà une belle renaissance pour l'architecture.

Le grand secret de la belle architecture, celle de tous les temps et de tous les pays, est dans cette seule science des pleins et des vides, dans l'art souverain d'équilibrer la matière, de faire jouer la lumière et l'ombre. Les seuls qu'on ait oubliés vraiment depuis combien de lustres, d'enseigner dans nos écoles et nos académies.

Que cet art avec tout le raffinement qu'il comporte dans l'invention et l'exécution, au lieu de rester l'apanage de quelques trop rares artistes, soit désormais le lot de tout constructeur et nous ne serons pas loin d'avoir conquis ce style moderne à la poursuite duquel nous nous sommes engagés.

Mais les événements nous en laisseront-ils le temps?...

Marcel SCHMITZ.

La paille des mots et le grain des choses

La récente déclaration ministérielle commence par deux phrases qui expriment une des erreurs les plus courantes, mais aussi les plus grossières de la politique contemporaine. On s'imagine que le corps électoral a une volonté politique nette qu'il énonce dans un programme de gouvernement.

Les voici :

« Les élections du 5 avril ont nettement marqué le vœu du pays de voir donner à notre législation sociale de nouveaux et importants développements.

Le gouvernement qui se présente devant vous s'est constitué pour réaliser ce vœu. »

Au moment où ces étonnantes paroles étaient proférées, je lisais précisément une étude de M. Othmar Spann, professeur de sociologie et d'économie politique à l'Université de Vienne, sur la crise de la démocratie politique.

M. Spann est un des sociologues les plus distingués de l'Allemagne contemporaine. Il incarne un type devenu rare aujourd'hui celui de l'économiste philosophe, c'est-à-dire de l'économiste capable de concevoir sa spécialité, en fonction de la vie sociale tout entière, et cette dernière en fonction de la métaphysique.

J'ignore de quelle manière plus ou moins heureuse, il se tire des problèmes purement techniques de l'économie.

Mais sur la notion même de l'économie, sur sa méthode sur ses rapports avec la sociologie, sur l'école libérale et sur le socialisme, ses théories sont d'un puissant intérêt. Il semble avoir fait école à Vienne et avoir groupé autour de lui, une équipe de jeunes chercheurs qui s'inspirent de sa doctrine et travaillent sous sa direction.

Spann est bien allemand. Il a les défauts comme les qualités de sa race. Il est lourd, diffus, malaisé à comprendre. En revanche il est profond et original. Toute son œuvre se résume en une critique de l'individualisme à laquelle il oppose la conception organique des sociétés. Ramenée à ses éléments essentiels, c'est la doctrine traditionnelle de la philosophie catholique, c'est également celle des catholiques sociaux d'aujourd'hui, celle surtout de l'école d'Action française. Mais les chemins par lesquels Spann y arrive sont nouveaux, pittoresques et même un peu abruptes. Il aurait pu trouver dans la littérature française contemporaine

bien des matériaux déjà dégrossis pour ses propres constructions. Il paraît les ignorer. En tout cas s'il les connaît, il les néglige ou les méprise.

Mon intention n'est pas d'exposer aux lecteurs de la *Revue Catholique* les conceptions sociologiques de Spann. Je me bornerai, pour aujourd'hui, à résumer ses critiques de la démocratie politique.

* * *

La démocratie politique n'est pas autre chose que le libéralisme poussé à l'extrême.

L'une et l'autre constituent l'aspect politique de l'Individualisme. Les démocrates se trompent quand ils se figurent être des « sociaux ». Ce sont des individualistes qui s'ignorent (1).

Spann donne de l'Individualisme sous tous ses aspects une analyse d'une rare pénétration. Elle vaudrait à elle seule un exposé diligent.

Tous les citoyens sont égaux et le peuple est souverain. Tous les pouvoirs émanent de la nation. Ils sont exercés par des collèges élus sans cesse révocables. Puisque tous les citoyens sont égaux, on compte les voix sans les peser. La voix de Nietzsche ne pèse pas plus lourde que celle de son cireur de bottes. De cela, le cireur de bottes se réjouit d'abord dans son cœur. Bientôt il s'apercevra, que son influence d'ouvrier honnête et laborieux, ne vaut pas plus, que celle du fainéant en haillons. La loi suprême c'est donc la loi du nombre, le gouvernement de la majorité, qui se ramène en somme au gouvernement de la force brutale, à la tyrannie des masses ignorantes.

Une autre loi de la démocratie (2) c'est l'instabilité du gouvernement, les brusques changements d'opinions, l'émiettement des partis, la tendance au nivellement égalitaire. (L'ajusteur mieux payé que l'ingénieur).

Logiquement un tel régime, qui répugne à la nature des choses autant qu'à la raison, devrait conduire à l'anarchie pure ou à la dictature.

Dans nos démocraties occidentales, sa nocivité essentielle est atténuée par l'existence d'un corps de fonctionnaires stables, compétents, fortement hiérarchisés. C'est sur eux que les chefs éphémères et incompetents de la démocratie s'appuient pour exercer leur fugitif pouvoir. En Amérique tous les fonctionnaires changent à l'avènement d'un nouveau parti. Pour réaliser l'égalité parfaite, il n'y a plus qu'un pas à franchir : c'est de tirer au sort les ministres. Nous y sommes presque.

Tout homme politique, aujourd'hui, se croit apte à gérer n'importe quel ministère, et on voit les politiciens dans presque tous les pays démocratiques, échanger entre eux les portefeuilles avec la plus parfaite désinvolture. En Suisse, des boulangers à peu près illettrés président aux destinées de l'école publique.

Or, cette constitution, qui apparaît à la réflexion, comme contraire au bon sens, nous semble tellement belle, juste, bienfaisante, qu'il faut un réel courage pour oser la critiquer. Cela tient d'après Spann à ce que nos intelligences sont pourries d'individualisme égalitaire.

En revanche, dans la vie privée, là où nos intérêts sont directement en jeu, nous n'avons garde d'employer le mécanisme du vote ni le système démocratique.

Pour soigner notre santé nous recourons au médecin. C'est à l'expert financier que nous nous adressons pour nos placements d'argent, à l'architecte pour bâtir notre maison. Nous ne deman-

tons pas à nos amis, encore moins aux passants de la rue, de voter pêle-mêle, sur le traitement à suivre, le placement à faire et la maison à construire, pour nous en remettre à l'avis de la majorité.

* * *

A cette conception atomique de la société, Spann oppose la conception organique. Ici sa pensée à l'air de s'égarer dans les brouillards de la philosophie allemande. Pourtant avec un peu d'application et de bonne volonté, on retrouve sous un vêtement pesant et prétentieux de vieilles formules, récemment rajeunies par Taine, Maurras, Montesquiou, les catholiques sociaux genre La Tour du Pin et de Mun, et les philosophes et les théologiens thomistes.

Toute société, dit Spann, en substance, est un tout, un organisme spirituel. Ce qui lui donne son unité c'est l'idée qu'elle incarne et tend à réaliser. Qu'est-ce qui domine l'organisation d'une église, d'une armée, d'une école : Le but auquel chacun de ses organismes tend nécessairement, c'est-à-dire, la religion, la guerre, l'éducation. On ne livre pas l'organisation de ces sociétés à la bonne volonté des croyants, au vote des soldats ou au caprice des écoliers. Or, l'Etat n'est pas autre chose que la plus haute et la plus compréhensive des sociétés temporelles. Pour toutes, la meilleure organisation sera, non celle que proposeraient la majorité d'électeurs incompetents, mais celle qui réalise le plus complètement, le plus aisément le but que chacune de ces sociétés doit nécessairement atteindre.

On reconnaîtra facilement sous ces formules enveloppées l'idée catholique du bien commun. La meilleure forme de gouvernement n'est pas celle qui permet au plus grand nombre de citoyens d'exercer le pouvoir directement ou par délégation, mais celle qui permet de réaliser au mieux, le bien commun de la société. Le vrai souverain temporel c'est le bien commun.

L'organisation de l'Eglise, celle de la famille n'est pas dominée par la notion de la liberté illimitée de l'individu et par sa volonté instable et transitoire. Elle est déterminée par le but de l'Eglise et de la famille et le but lui-même nous est donné par l'essence de ces institutions fondamentales.

Léon de Montesquiou (1) a exprimé cette vérité de bon sens, sous une forme un peu exagérée, mais fort piquante.

Que l'on suppose un navire, écrit-il. De toute nécessité, il faut un pilote, qui aura le droit de prendre en main le gouvernail? Sera-ce celui que les passagers désigneront? Je dis : peut-être, mais pas nécessairement. Car celui-là seul aura le droit qui sera le plus apte à cette besogne. Il se peut que ce soit précisément celui-là que les passagers désignent; mais, en tout cas, ce n'est pas la volonté des passagers qui l'investira du droit de gouverner le navire; c'est de sa science et de son habileté qu'il tirera ce droit.

Or, un pays n'est pas autre chose que ce navire. Le gouvernement est le pilote qui tient le gouvernail. Si ce gouvernement conduit le pays à sa perte, ce gouvernement est illégitime, quelle que soit la source, droit divin ou souveraineté du peuple, d'où il prétend tirer son autorité. Car seul l'intérêt général sauvegardé peut lui octroyer une légitimité.

La démocratie politique repose sur une fiction mensongère. Elle suppose qu'il existe véritablement une volonté générale, ayant un objet politique très précis. La majorité exprime cette

(1) En même temps que l'étude de Spann, un heureux hasard m'a permis de lire la belle vie de Léon de Montesquiou qui vient de paraître à Paris, à la *Nouvelle Librairie nationale*.

Les idées de Montesquiou offrent des analogies frappantes avec celles de Spann. Ce monumental ouvrage dû à la plume de M. Coudekerque Lambert est une mine de renseignements du plus haut intérêt.

(1) Prévenons, pour éviter tout malentendu, que dans cette courte étude il s'agit uniquement de démocratie politique, c'est-à-dire le gouvernement du nombre.

(2) Ebbé-Gonrad ont déjà fait cette remarque.

volonté et les élus n'ont qu'à obéir. C'est cette fiction qu'énoncent avec une belle candeur les premières phrases de la déclaration ministérielle.

C'est elle qui sert de prétexte aux pires folies du cartel des gauches en France. Toute la politique républicaine en France est basée sur cette idée que le peuple souverain a voulu la persécution de l'Église, le laïcisme intégral et qu'il veut aujourd'hui la réhabilitation des traîtres, l'indulgence pour les communistes, l'introduction des lois laïques en Alsace-Lorraine, la reconnaissance des Soviets et le reste.

Quelques mois avant les élections du 11 mai, le peuple souverain *voulait*, tout autre chose : la politique nationale de M. Poincaré.

Même, dit Spann, si la majorité avait réellement une volonté politique un peu précise, cela ne préjugerait en rien de la valeur de cette volonté. On ne vote pas sur la vérité. Elle est et elle s'impose. Par exemple, les circonstances politiques exigent que nous ayons une armée constituée de telle ou de telle manière. Ce n'est pas mon vote, qui est incompétent en cette matière, ni celui du commissionnaire du coin qui peuvent décider de cette constitution.

Quand, par exemple, en Suisse, on soumet au vote populaire la question de savoir si on construira un pont sur la rivière, qui peut avoir là-dessus un jugement clair et motivé? Une poignée de techniciens, d'économistes, d'employés supérieurs, de riverains. Les milliers d'électeurs restant n'ont pas la moindre idée à ce sujet. Il faudra que, par l'agitation électorale, on leur suggère une opinion.

Et voici découvert le mystère du peuple souverain. En théorie, le peuple est sensé avoir une opinion politique, voter selon cette opinion et imposer un programme à ses élus.

En fait, ce sont les chefs qui forment l'opinion par tous les moyens, avouables et inavouables, par des meetings, des pamphlets, des manœuvres de la dernière heure, des promesses flatteuses aux intérêts les moins recommandables. Et quand le vote a eu lieu, quand la majorité est formée, les élus exténués mais satisfaits, déclarent sans rire que le peuple a parlé, qu'il a manifesté sa claire volonté et qu'il faut gouverner selon le programme imposé.

En vérité, il y a là une simple comédie. Le peuple ne sait jamais exactement ce qu'il veut, ou plutôt, il a des besoins souvent mal définis et surtout des griefs. Mais il ignore généralement comment ses besoins pourraient être satisfaits ou ses griefs réparés. Il ne sait pas ce qu'il veut et encore moins ce qu'il doit vouloir. Pour qu'il ait au moins l'air de le savoir, il faut que les meneurs lui soufflent ce qu'il est sensé vouloir.

Un jour, on objectait à Léon de Montesquieu que le peuple n'accepterait jamais les doctrines d'Action française.

Certes, Messieurs, répondit-il, cela est vrai, si on entend par peuple un certain nombre d'exploiteurs, qui ne cherchent que le désordre parce qu'ils y trouvent leur profit. Mais, si on entend par peuple, la masse travailleuse, la masse laborieuse, oh! qu'on cesse alors cette plaisanterie de faire parler le peuple ou de parler en son nom!

Pour justifier ce mot de plaisanterie, il suffira, je pense, de rappeler ce seul fait. En 1659, toutes les communes d'Angleterre, signaient un engagement solennel de maintenir la forme de gouvernement qui était alors la forme républicaine. Voilà, dira-t-on bien dûment manifestée la volonté du peuple.

Juste un an après cette déclaration, en 1660, le général Monk entré à Londres à la tête d'une armée, le représentant de la dynastie royale était rappelé et le peuple tout entier saluait avec enthousiasme le retour de son roi.

Signalons plus près de nous, le soutien chaleureux donné par

le peuple français à la politique de Poincaré sitôt suivi de la dictature du bloc des gauches.

Spann, de son côté, nous remet en mémoire l'histoire de Périclès. C'est Périclès qui réalisa le premier, en théorie du moins, la pleine démocratie à Athènes, et chacun sait l'éclat de son gouvernement. En fait, pendant quarante ans, Périclès mena seul toute la politique d'Athènes. La Démocratie, écrit Thucydide subsistait de nom; en fait, c'était le gouvernement du premier citoyen. Nous dirions aujourd'hui, que Périclès exerça la dictature, du consentement tacite du peuple, pour son plus grand bien d'ailleurs et pour la gloire de la cité.

Après lui, le démagogue Cleon flatte les bas instincts de la foule. Il crée dans le peuple une volonté politique nouvelle, opposée à celle qui régnait sous Périclès. Ce changement subit et si profond de la prétendue volonté populaire, montre bien, qu'en réalité, celle-ci n'existait pas. Elle n'existe d'ailleurs jamais. Ce sont les chefs politiques, les meneurs qui la suscitent, au gré de leurs besoins et de leurs désirs.

La volonté politique des ouvriers socialistes d'aujourd'hui fut d'abord formée par Marx, entretenue, travaillée par des générations de meneurs marxistes.

En réalité, le démocratie pure est une pure impossibilité. Une société n'est pas une poussière d'atomes que le souffle de la liberté groupe au hasard.

Ce n'est pas non plus une caserne collectiviste. Toujours, il faut à la société une hiérarchie de chefs, correspondant à la hiérarchie des fonctions sociales.

Dans les sociétés saines, ce sont les meilleurs qui sont chefs dans leurs groupes : les meilleurs cordonniers dans le groupe des cordonniers, pour régler les affaires de la cordonnerie, et représenter devant l'État, les intérêts de la cordonnerie; les meilleurs prêtres dans l'Église, et ainsi de suite. Quand les organes naturels ont été détruits et les chefs naturels privés de toute fonction politique, puisqu'il faut, malgré tout, des chefs, on en crée de nouveau. Ce sont les meneurs des cliques politiques aidés, soutenus par une administration qu'ils peuplent de leurs créations. C'est, ce que Briand, ce type achevé du politicien de carrière, disait un jour à je ne sais plus quel patriote français : « Vous avez pour vous l'opinion publique d'aujourd'hui; mais nous avons pour nous les cadres! » Les cadres, c'est-à-dire, l'administration de l'Intérieur, la police, une partie de la presse, les loges maçonniques et les clubs politiques. Bref tous les moyens de faire parler au *peuple* le langage qu'on souhaite entendre.

* * *

Et bien oui, réplique-t-on, il faut des chefs. Or, précisément, la démocratie est le système qui favorise le mieux le bon choix des meilleurs. Dans la monarchie, le chef est donné par les hasards de la naissance; dans l'aristocratie par les membres d'une classe restreinte et qui ne se renouvelle pas. Dans la démocratie, toutes les classes sont invitées à fournir à la nation les dirigeants les plus qualifiés (1).

Qui, se demande Spann, choisit les chefs et comment? C'est ici qu'apparaissent les plus graves défauts du régime démocratique. Celui-là, aura d'autant plus de chances d'être choisi qui pourra le mieux agir sur les bas instincts de la foule. C'est la foule qu'il faut convaincre, diriger, éblouir et tromper, puisqu'elle est le souverain. Pour cela, l'audace, le bagoût, les dons du rhéteur, l'art de flatter les passions et d'agiter les sentiments comptent

(1) Cela est vrai de la démocratie organisée ou plutôt, car ces mots hurlent de se voir accouplés, de la *société corporativement organisée*, qui est l'antipode de la démocratie égalitaire.

beaucoup plus que le sérieux, la compétence, la dignité de vie, le dévouement à la chose publique. Il y a en France des carrières de politiciens vraiment étonnantes. Celle de Briand, l'inventeur de la grève générale, n'est qu'un beau cent autres.

Et puis, il y a la concurrence des partis, la surenchère inévitable et la dégradation des caractères, dans cette ignoble lutte pour conquérir le pouvoir et s'y maintenir (1).

En vertu du mécanisme intérieur des institutions démocratiques, à un chef de parti modéré succède un radical; au radical, un socialiste; au socialiste, un communiste. Le mouvement à gauche est fatal. C'est l'histoire des démocraties antiques. C'est celle de la révolution française, de la révolution russe, des révolutions en Hongrie et en Bavière. C'est l'histoire d'hier, d'aujourd'hui et de toujours.

Moi, qui ne connaît rien, mais ce qui s'appelle rien de la politique électorale, j'avais prévu, par le simple raisonnement, la chute de Poincaré, le triomphe des partis de gauche en France et en Belgique, et l'émiettement du parti catholique. Et cela ne fait que commencer.

Qu'on soit démocrate tant qu'on voudra, mais de grâce, qu'on ne vienne pas nous dire que la démocratie favorise le choix des chefs. Il n'y a pas de régime moins apte à mettre en avant de bons chefs que l'élection des supérieurs par les inférieurs. C'est sous les rois qu'on trouve le plus de grands ministres. On en rencontre encore dans le parlementarisme mitigé, avec le suffrage restreint. Quand la démocratie en produit, c'est presque toujours sous l'espèce du dictateur, c'est-à-dire en se niant elle-même (2).

* * *

Qu'on me permette en terminant de citer une dernière page de Léon de Montesquiou. Je le fais, voici pourquoi. Vous, vivons dans des temps fort tristes, malgré l'éclat trompeur d'une civilisation toute matérielle. En morale, en politique, en économie politique, les systèmes d'idées qui ont l'oreille de l'opinion sont aussi absurdes aux yeux de la raison, qu'ils sont dangereux pour l'ordre social. Et les mœurs ont suivi les idées.

Heureusement, de ce chaos infernal de doctrines délétères, on voit surgir les éléments d'une reconstruction doctrinale qui revêt partout, dans ses grandes lignes essentielles les mêmes traits. Léon de Montesquiou, cette magnifique fleur intellectuelle trop tôt fauchée de la plus pure aristocratie française, se rencontre, dans la vérité politique, avec Othmar Spann, qui représente le type classique du professeur allemand, sérieux, profond et lourd.

(1) Au moment où j'écris ces lignes, je trouve, dans un journal démocrate français, cette note intéressante que j'intitulerais volontiers : Les yeux qui s'ouvrent :

« Surenchère sur toutes les propositions raisonnables provoque les applaudissements de la foule, qui trépigne de joie, à chaque nouvelle mise. Le politicien qui lance des chiffres formidables pour distancer son voisin, à main droite, se croit sûr du succès. Il parle en maître. Sa voix se fait autoritaire. Mais voici qu'à sa gauche surgit Criton-le-Démagogue qui vocifère. C'est la folle enchère après la surenchère. Le peuple entoure Criton : « Criton, c'est notre homme; il achètera tous les biens pour nous les donner. A nous, les domaines! A nous, les amphores de vin odorant! Vive à jamais Criton! »

L'auteur veut dire Cléon. Il poursuit :

« Quels que soient ses gestes déclamatoires, le politicien ne peut satisfaire toute la multitude. Si Ménippe propose le prélèvement du vingtième sur le capital, Criton éclatera de rire et appellera Ménippe le protecteur des riches! C'est l'annexion pure et simple des grandes fortunes à la communauté que je demande. », crierait Criton. »

(2) Il y a certainement aujourd'hui dans notre pays et dans tous les partis des hommes capables de faire de bons ministres. Mais ils sont paralysés par les manœuvres parlementaires et surtout ils ne durent pas.

Un ministre ordinaire qui gouverne pendant dix ans vaut mieux qu'un brillant politicien qui tient le pouvoir pendant dix semaines.

Cette rencontre n'est pas fortuite et elle est pleine de promesses.

En toutes choses qui incombent à un gouvernement, dit Montesquiou, la majorité, d'ordinaire, n'a pas d'opinion fixe, d'idée arrêtée. Seul un petit nombre a sur ces choses une volonté consciente. Ce petit nombre agit, parle, exprime sa volonté. La foule est passive, se tait et écoute. Et sous le régime du suffrage universel, la question n'est donc pas de savoir quelle est la volonté du nombre. La seule question est de savoir, qui, de ceux qui parlent, le nombre écouterait, à qui il prêterait, une oreille favorable, à qui il donnerait son suffrage, à qui il déléguerait sa souveraineté. Or, supposons deux minorités agissantes en présence, et supposons-les égales en force matérielle, je veux dire aussi riches en argent, aussi bien organisées l'une que l'autre. L'une combat au nom de la patrie l'autre au nom des principes révolutionnaires. Les armes ici encore restent égales. Car si le rappel de la patrie suscite en nous une force généreuse, nous savons qu'il est possible de déguiser les principes révolutionnaires et de les animer également d'un noble soufle de générosité.

Je ne sais donc jusqu'à présent à qui attribuer la victoire. Mais voici que je vois la balance pencher en faveur du parti qui ne reculerait devant aucun moyen pour multiplier sa force d'action, qui n'hésiterait pas entre autres à se servir de son argent pour corrompre les masses et qui n'hésiterait pas à les corrompre non seulement par l'argent, mais par des promesses mensongères, par le mirage d'une société future, par des places offertes, promises, données. — Qui n'hésiterait pas à exciter les appétits et les sentiments les plus bas et qui n'hésiterait pas, une fois au pouvoir, à faire appel à la force, à la violence, à la terreur.

Où, Messieurs, sous le régime du suffrage universel, je prédis finalement la victoire aux moins scrupuleux, aux plus corrompueurs, aux plus violents, à ceux qui sauront le mieux spéculer sur la crédulité, la faiblesse, la lâcheté humaines, sur l'envie, la haine, l'égoïsme, sur tout ce qu'il y a de plus vil dans l'homme.

Bref, sous le régime du suffrage universel, je prédis finalement la victoire à ce qu'il y a de pire dans le pays.

Et voilà à quoi finalement, Messieurs, aboutit le libéralisme : à nous mettre en tout et partout en tutelle de la loi écrite et à faire écrire cette loi par ceux qui sont précisément les moins qualifiés pour cela.

FERNAND DESCHAMPS.

Une tentative nouvelle d'Henri Davignon romancier

Le talent d'Henri Davignon est arrivé à un tournant. Du *Prix de la Vie* (1908) à *Aimée Collinet* (1921), le développement est progressif. Sans innover de manière, Davignon a acclamé avec bonheur en Belgique, le roman psychologique tel que Bourget l'a conçu en s'appuyant lui-même sur Balzac et Stendhal. Hubert Colleye a pu l'appeler à juste titre « notre Henry Bordeaux national ». Ses premières œuvres reflètent avec talent le visage double de notre pays; elles ont de la vie, de la vérité et du charme, et elles sont fort habilement construites. *Mon Ami français* (1923) qui vient ensuite, est un échec. La formule l'emporte sur la vie. Une période est close.

Les Deux Hommes (1924) est une tentative de roman presque purement psychologique autour d'un cas bizarre. Je le considère comme un demi-échec, mais qui a cela de bon qu'il ouvre des fenêtres sur une perspective nouvelle : les conflits intimes de la vie mentale abordés par un romancier jusqu'alors attaché à des cas moyens de psychologie nationale et traditionnelle.

Où Davignon va-t-il trouver le principe du renouvellement

qui s'impose? L'occasion lui est donnée de participer en pénitent à la fameuse procession de Furnes. Sous la croix pesante, il touche cette chose mystérieuse et sacrée : la douleur, qui en faisant haleter le corps libère l'âme de sa gangue d'égoïsme et d'orgueil. Le renouvellement, il est le même pour tous, catholiques et non catholiques : une plongée dans l'âme profonde. Les catholiques, comme tels, y ont incontestablement des avantages ; car pour l'Art aussi le Christ est venu. Le sens de la profondeur leur est comme naturel ; et ils connaissent d'expérience la structure intime du drame spirituel, dont chacun de nous est un théâtre complet, encore qu'immensément débordé de toutes parts. Cependant, la foi ne suffit pas. Un incroyant peut provoquer un émoi spirituel considérable, là où un chrétien laisse froid ! Pour n'importe quel approfondissement, il faut un certain génie.

Avec *Un Pèlerin de Furnes* (1), Henri Davignon a tenté de descendre dans les grandes profondeurs. Etudions attentivement son effort, car il le mérite.

* * *

Réginald Camerlinghe a épousé sa cousine Maria de Aguero. Mariage dit de raison, sur la base d'une sympathie qu'il serait excessif de parer du nom d'amour. Ils sont d'ailleurs catholiques pratiquants l'un et l'autre, catholiques de coutume.

Réginald a le goût secret, mais âpre du bien. Maria lui ferait une vie heureuse, si le bonheur pouvait consister à posséder, gérer et arrondir un grand domaine à La Panne et à couler des jours sans relief aux côtés d'une épouse paisible et agréable. Après dix ans de mariage, une soif trouble d'amour passionnel s'allume dans Réginald. Il voudrait être aimé comme un amant. Il réclame de Maria un frisson qu'elle ne peut lui donner. Son mauvais désir s'exaspère et s'envenime ; la fissure s'élargit entre eux à mesure que le temps coule, car le temps travaille pour ou contre les âmes, selon qu'elles sont orientées.

Une complication surgit. La guerre a fait de La Panne ce que l'on sait. Un jeune soldat blessé est recueilli par M^{me} Camerlinghe ; Pierre Pharazyn est de la région. Elle se prend pour lui d'une espèce d'affection, colorée des reflets d'un amour maternel parfois déçu : son fils n'aurait-il pas dix-huit ans s'il avait vécu ?

La guerre finie, le jeune homme, qui a de l'initiative et de l'énergie, et que sa bienfaisance stimule, entreprend de fonder et de diriger des pêcheries, pour lesquelles elle lui fournira les premiers fonds. Il s'agit de sommes considérables, l'entreprise comprenant quatre chalutiers. Le capitaine improvisé va de l'avant. Au large de Nieuport reconstruit, on peut le voir chaque jour diriger ses bateaux avec une audace qui supplée à l'expérience.

Réginald est bientôt amené à payer de fortes sommes pour sa femme : Il s'exécute une première fois, furieux et protestant. A la récurrence, l'autre conflit toujours latent passe à l'état aigu et un éclat se produit : Réginald chasse Maria, qui va s'installer à Nieuport. Luxures, cupidité, colère : voilà en fait, les causes premières de ce renvoi.

Réginald s'aigrit dans sa solitude. Maria, au contraire, s'épanouit dans la sienne. « Il aime Dieu, dit-elle de lui, et il ne croit qu'aux péchés des autres. » Sa liberté nieportaise lui refait un second printemps ; elle est devenue très belle.

Cependant, Réginald l'accuse et conçoit le dessein d'expier ce qu'il appelle le crime de Maria. Pour cela, il ira en pénitent porter la croix sous la cagoule à la procession de Furnes.

Quant à Pierre Pharazyn, il adore Maria en secret. Et Maria aime Pharazyn sans trop bien lire dans son propre cœur.

Le drame se noue. Sous sa croix, Réginald Camerlinghe, qui avait cru venir exprès à Furnes pour sa femme, est touché par la grâce et, dans la lumière du Sacrement revivifié en lui, découvre ses propres crimes. Un homme nouveau naît, qui réparera à n'importe quel prix.

Le lendemain de la procession, une tempête rejette à la côte Pierre Pharazyn à moitié mort. Soigné chez Maria, il lui déclare fougueusement son amour. Il est malade du cœur, depuis sa blessure de guerre ; repoussé, il tombe mort, mort dans son péché, aux pieds de Maria saisie d'une épouvante atroce. Elle se réfugie chez les Sœurs, à Furnes.

C'est là que Réginald la rejoint, convaincu que Maria est adultère dans tous les sens. Mais il a d'abord ouvert humblement son cœur à tous les pardons. Scène cruelle où son pardon « injurieux »

est rejeté avec colère. Maria n'est encore ni assez coupable ni assez contrite. Elle se laisse alors aller à un fol amour rétrospectif pour le défunt, entrecoupé de terribles remords et d'horribles angoisses au sujet de sa destinée éternelle. Quand l'heure de la pénitence et de la conversion arrive, leurs deux cœurs sont si épurés que désormais le mariage dont ils veulent vivre est un mariage tout spirituel. On nous fait prévoir que Réginald sera sous peu oblat bénédictin et Maria clarisse.

Comme toujours, chez Davignon, la terre avec ses coutumes et ses vertus ancestrales, ici la haute mysticité de Furnes, joue un rôle de première importance.

Examinons la conception et la réalisation de l'œuvre.

* * *

La conception est tout, a dit Goethe. Henri Davignon a entrevu à mon avis, un magnifique sujet : un drame exclusivement spirituel sur l'épuration d'un mariage chrétien, roulant tout entier sur ces paroles de l'Apôtre : « Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur... Maris, aimez les femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle » (Messe du mariage).

Un tel drame ne comporte pas nécessairement l'adultère ; il l'exclut même selon moi. Tout s'y passerait dans l'unique domaine de l'âme et sur le plan de la sanctification.

Au lieu de cela, Davignon recourt constamment aux faits et aux gestes extérieurs. L'adultère n'y tient pas la première place sans doute (c'est même ce qui me permet de concevoir pour son roman un tout autre développement) : mais il y pèse comme un poids mort. L'auteur dramatise matériellement par des péripéties diverses. Le décor encombre : ou il empêche le drame intérieur de se développer, ou il en devient partie intégrante et efficiente. L'ouvrage n'est pas centré. Est-ce Furnes ou l'âme de Réginald et de Maria, le centre ? Il est tantôt ici, tantôt là, et ne tire pas tout invinciblement à lui, comme il devrait le faire.

Ces deux dévots ne le sont après leur chute que parce que l'auteur leur impose de le devenir. Une telle élévation spirituelle finale suppose une prédestination, peut-être secrète, mais certaine. Ne croyons pas qu'Augustin à Milan était un jeune rhéteur quelconque. Réginald et Maria pouvaient s'ignorer eux-mêmes : mais nous, l'auteur aidant, nous devons discerner en eux, dès leur premier état, des possibilités supérieures. Or, il n'y a rien qui corresponde à cela dans Réginald et dans Maria Camerlinghe. Rien que deux êtres ordinaires, deux catholiques mondains.

Passons à l'exécution. Justement, à partir de la naissance du mauvais désir du mari jusqu'au moment où il chasse sa femme, c'était le lieu d'une profonde exposition psychologique, où nous aurions découvert les possibilités dont je parle. On serait reparti de là pour la marche aux grands et définitifs brisements. Alors, du fond de l'abîme, on serait remonté vers la lumière, derrière deux âmes qui ne peuvent être bonnes que collées à Dieu, deux âmes de tout ou rien, comme presque toutes les grandes âmes. Car deux êtres qui finissent comme ceux-ci finissent ne peuvent être que des grandes âmes. Il y a des incompatibilités et des nécessités psychologiques absolues. Davignon s'est contenté de résumer la première phase en une conversation. Mais pas plus qu'il n'y a de sainteté toute faite, il n'y a de psychologie toute faite. En art, il ne suffit pas dire : il faut faire ; il faut montrer.

C'est d'ailleurs là le principal défaut d'Henri Davignon : il procède souvent par schémas clairs et explicites, qui épuisent d'un coup tout le mystère d'un personnage. Ce qui vient après, n'apparaît plus guère que comme une application où le fait prédomine, non le caractère, avec ce qu'il a toujours de mystérieux dans sa réalisation. Or, un roman, doit baigner dans le mystère, comme la vie même. Ne portons-nous pas notre âme en nous comme une énigme ?

Réginald, Maria, s'extériorisent trop en paroles et y sont trop habiles. Ils servent trop les desseins de l'auteur.

Dans certains dialogues, la réalité a presque tout entière cédé au symbole.

— « Madame, fit-il avec respect, on peut aller en pèlerinage à la mémoire (?) de Pierre Dupouey... »

— Ferait-il des miracles ?

— Tous les saints font des miracles si Dieu le leur commande. Il n'en est pas de plus grand que celui de nous délivrer de nous-même.

(1) Qui vient de paraître chez Plon (Paris).

- Par la mort?
- Par la vie.
- On est toujours las de vivre.
- Offrons cette lassitude. L'amour la fécondera.
- Aimer n'est pas une fin.
- Sauf si c'est la seule.
- Quand sait-on qu'on aime assez!
- Quand souffrir est une joie.

Ils étaient debout dans la gloire encore secrète du printemps, comme Réginald et le fermier de l'Abbaye l'avaient été dans le rayonnement atténué de l'automne. Quel aimant providentiel avait orienté les deux dialogues?...

Le pathétique doit jaillir des personnages sans qu'ils s'en doutent. »

Il ne se confond nullement avec leur propre émotion. Un gros rire peut faire pleurer. Ceux-ci sont trop souvent les porte-parole de l'auteur; ils s'expriment à la manière d'un chœur antique qui dégage la portée spirituelle du drame.

Malgré quelques crudités facilement évitables, on doit louer l'auteur de nous avoir épargné la chute matérielle de Maria, et les descriptions qui s'en seraient suivies. Décidément, oui, assez d'adultère, assez de stupre. Plus je remue le problème du rôle de la chair dans le roman catholique, et plus ma conviction se fortifie que c'est au réalisme et au naturalisme, écoles littéraires, donc à une triste et épisodique influence, qui se rattache elle-même à des chutes beaucoup plus graves dans l'ordre de la pensée et du sentiment religieux, que nous devons d'avoir des romans incontestablement catholiques où le vice charnel est lamentablement étalé. Et cela n'avantage même pas la littérature! « L'œuvre d'art est un élément spirituel. » (Novalis). En art comme partout, la chair lutte contre l'esprit.

Si le nu est parfaitement défendable en peinture, par exemple, c'est qu'il peut réellement être beau. Alors, il est décent parce que par lui l'art plastique atteint son but, qui est de créer de la beauté sensible. En littérature, l'étalage du vice charnel n'est beau en aucune façon. Mais on dit : nous le considérons comme un instrument, cruel, mais efficace pour faire jaillir des sources de pathétique intense, comme une espèce de nuit du sentiment et de l'imagination. Et de plus, dans la vie, il y est. A cela, je réponds : l'art n'est pas l'imitation servile de la vie. Et si, tout en repoussant du plus loin l'abominable adage de Gide : « On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments », j'admets parfaitement l'utilisation littéraire du péché, je rappelle tout de suite que le péché est avant tout spirituel, même celui de la chair. On peut montrer la faute sans étalage physique honteux. La marge de mystère, qui

est comme le halo de la beauté, autour d'une œuvre, n'en sera que plus profonde. Et puis enfin, tous les saints, tous les docteurs spirituels sont unanimes à enseigner que l'impureté est le seul péché qui demande à être combattu par la fuite. Un catholique, romancier tant qu'on voudra, n'est pas dans son rôle quand il nous apporte des images troublantes. Il dit qu'il sert la vérité et finalement la beauté de son œuvre, et par elle, le bien des âmes? Il n'est pas permis de se servir d'un mal pour atteindre un bien. Toute licence, sauf contre le bien des âmes! « L'art, disait Bloy, est étranger à l'essence de l'Eglise, inutile à sa propre vie. » A vingt ans, je crois bien que j'aurais fait bon marché de la vie de mille hommes quelconques, pour sauver un seul chef-d'œuvre. Dieu m'a fait comprendre depuis ce que c'est qu'une âme. Et enfin, il y a Notre-Seigneur qui souffre quand les hommes pêchent. Non, non, il n'y a pas d'art au-dessus de ces biens-là. Et c'est l'art même qu'on sert en faisant prévaloir ici le point de vue de la sainteté.

Il y a de si belles œuvres à faire sur les luttes des âmes éprises de perfection, mais que le mal arrête! Louis Artus a tiré de très belles choses de cette veine là. Tout le champ, immense et débordant, de la spiritualité pure s'ouvre devant nous. Dante, Bloy, Claudel s'y sont avancés en poètes. Notre monde moderne, si douloureux et qui contraint si cruellement les âmes à s'enfoncer toujours plus avant dans le Surnaturel, appelle des romanciers mystiques. Qui nous montrera purement des ascensions d'âmes contemporaines dans le Mystère de l'Eglise éternelle?

De la manière dont Henri Davignon a conçu son sujet, il faut dire qu'il en a tiré un très bon parti. Certaines parties sont sobrement et fortement menées : ainsi le pardon de Réginald repoussé par Maria. Les descriptions, particulièrement celle des chemins de croix, révèlent une maîtrise. Le style est en général plus mâle et plus rapide. La fin du livre donne bien le sentiment de la montée spirituelle.

Comme tout homme, c'est en dilatant son cœur en Dieu qu'Henri Davignon atteindra à cette violence d'âme qui enfante les grandes œuvres. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. C'est vrai pour la vie artistique comme pour toute vie. Le surcroît promis à l'amour, j'en suis intimement convaincu, il est à recevoir là comme partout.

A orientation nouvelle, formule nouvelle : comme romancier c'est en fouillant, en cherchant en tout et partout la vérité et le réel profond qu'il progressera. Car il se doit de monter. Un effort comme celui-ci prouve qu'il le peut.

LÉOPOLD LEVAUX.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Une croisade contre les Bolchévistes.

Quand il y avait une chrétienté, contre l'islamisme qui débordait sur l'Europe et menaçait d'engloutir la civilisation chrétienne, les Papes se sont dressés. Ils ont cherché à coaliser les princes chrétiens contre le Croissant et, grâce à leur vigilante énergie, la Croix fut sauvée, l'Evangile triompha du Coran. Pie V fut à la lettre le sauveur de l'Europe en armant le bras de Don Juan à Lépante.

Quand l'albigisme révolutionnaire et anarchique étendit ses ravages dans le midi de la France, contre ces ennemis de la foi et de l'ordre social, Innocent III fit prêcher la croisade, et sans doute le Rosaire de Dominique fut plus puissant pour la répression de l'hérésie que l'épée de Simon de Montfort, mais, enfin, la société se défendit et la victoire resta définitivement à l'ordre chrétien.

En face du bolchévisme monstrueux qui, depuis le coup de main du 7 novembre 1917 fait peser sur le monde un cauchemar angoissant, l'Europe atterrée est comme paralysée par la peur et se sent réduite à l'impuissance.

Devant l'hydre communiste qui dresse ses cent têtes hideuses, l'Europe pourrie de libéralisme semble avoir perdu le sens de la conservation.

Au début du mal, les Alliés auraient pu étouffer le monstre dans l'œuf. Égarés par de mauvais bergers, les Briand et les Lloyd George, ils ont lâché les généraux tzaristes qui, de 1919 à 1921 intervinrent avec énergie, les Koltchak, les Denikine, les Yudenitch, les Wrangel et ont fait avorter la contre-révolution. Mal inspirés, d'ailleurs, furent ces chefs en n'assurant pas aux paysans russes la ratification du décret de Lénine sur le partage des terres, sous réserve, cela va de soi, de l'indemnisation des propriétaires anciens. Ils auraient gagné à leur cause ces masses séduites par d'habiles meneurs.

Et maintenant la horde barbare, après avoir assis sa domination par le sang répandu à torrents, par les pillages et la dévastation, après avoir courbé sous le joug quatre-vingt millions de moujiks et fait entrer dans l'Union soviétique une trentaine de républiques dites autonomes, la horde mal déguisée en gouvernement régulier, reconnue par la France, lance un défi au monde entier et veut faire régner sur tous les peuples sa bestiale barbarie.

Appuyé sur le colosse russe, le stupide communisme, extension logique et brutale du socialisme depuis les sources de la production jusqu'à tous les objets de consommation, dictature sanglante du

prolétariat, vieux rêve des sectes fanatiques du moyen âge et des ghettos d'Israël, repris par les Hussites, les Anabaptistes, retrouvé par Babœuf et les énergumènes de 48, le stupide communisme qui aboutit fatalement à la tyrannie oligarchique et à l'universelle misère, veut s'emparer de l'Europe, conquérir l'Asie, et puis précipiter celle-ci sur l'Europe démoralisée.

C'est la nuit du grand soir s'étendant sur le monde, la plus épouvantable régression, le retour à l'âge de fer, une nouvelle invasion de barbares s'appretant à se jeter sur le monde civilisé pour le plonger dans la dégradation et la ruine, c'est l'extinction de toutes les lumières, l'oppression de toutes les consciences, le chambardeur de toutes les propriétés, l'asservissement de toutes les âmes.

Est-ce que l'Europe civilisée après dix-neuf siècles de christianisme va descendre dans les bolges de l'enfer bolchéviste?

Qui tiendra tête au monstre? Qui parle de lui résister, de le refouler, de l'exterminer? Il est la négation de tous les principes d'ordre sur lesquels sont constitués nos sociétés, mais le libéralisme, au nom de ses théories d'universelle tolérance, ne peut pas le renier, mais la démocratie, au nom de la souveraineté du peuple, ne peut que lui frayer la voie.

Voilà votre châtiement, vous tous qui avez proclamé l'indépendance absolue de la pensée et l'infailibilité du nombre! Vous n'avez rien à répondre à ces disciples logiques, armés jusqu'aux dents de vos propres principes.

Ils pensent que l'égalité des biens s'impose au bonheur des peuples, c'est leur droit. Ils veulent la réaliser par la violence, ratifiée par la loi du nombre, c'est leur droit.

Et vous en êtes si bien convaincus que nulle part vous ne le leur contestez; vous laissez partout le communisme s'infiltrer et vous êtes impuissant à lui barrer le passage. Je ne vois que le fascisme italien qui oppose sa grande force de cohésion nationale à toutes les puissances de désorganisation. Mais ce fascisme, vous le condamnez comme l'abomination de la désolation.

Belle, mais terrible revanche pour ceux qui, fidèles aux enseignements de la Papauté, ont appelé « doctrines de peste » les libertés modernes!

* * *

Et la propagande bolchéviste va son train! En Europe, elle a choisi comme théâtre privilégié de son action les Balkans, cette Bulgarie volcanique toujours en éruption, où l'ancien parti agraire est affamé de vengeance contre les détenteurs du pouvoir. Elle jette de l'huile sur le feu des querelles ethniques en Croatie et Slovénie. Elle travaille Byzance où la disparition du khalifat lui laisse le champ plus libre. Franchissant les Alpes juliennes, elle exploite la misère du prolétariat ouvrier de l'Autriche. Elle s'applique par ses menées souterraines à dissocier le Reich tout prêt d'ailleurs à se jeter dans les bras des Soviets contre la Pologne. Elle exerce ses ravages dans les milieux ouvriers de cette Pologne de plus en plus industrialisée. Si la Hongrie paraît lui échapper, grâce à la fermeté de l'amiral Horthy, elle s'est attaquée à la Tchéco-Slovaquie, elle fut sur le point, en décembre 1924, de triompher chez les Baltes, à Reval d'Esthonie. Par d'abominables attentats, elle prélude à la guerre civile en France où elle a créé une puissante organisation. Elle a entamé la Scandinavie, et le Danemark par la suppression de la force armée lui ouvre ses portes toutes larges. Et la grande Angleterre, dont la politique égoïste a tant favorisé la révolution bolchéviste, si elle pense, enfin, à réagir contre un péril chaque jour plus pressant, met d'autre part à sa disposition son armée de 1,200,000 chômeurs!

On a entendu dernièrement à Paris un agent de l'ambassade des Soviets, M. Voline, né Fradkine, proclamer publiquement « la guerre au capitalisme bourgeois ». C'est le mot d'ordre qui retentit à travers toute l'Europe et l'Europe ne se lève pas pour se défendre.

* * *

C'est en Asie que la Puissance bolchéviste veut asseoir sa domination, c'est toute l'Asie qu'elle est en train de conquérir et qu'elle rêve de jeter sur l'Europe chrétienne. A grands pas le bolchévisme progresse dans l'Asie musulmane au sein des vingt-cinq à trente républiques et « régions autonomes soviétiques socialistes » qui forment l'Union des Soviets. Est-ce que le spiritualisme islamique, christianisme démarqué et appauvri, est capable de former barrière

à l'idéal matérialiste bolchéviste? J'en doute fort et je ne crois pas que la Turquie, en cas de soulèvement de l'Asie contre nous, marcherait contre les Soviets.

Sur la population de la Haute-Asie, sur la Sibérie, sur le Turkestan lui-même, en dépit d'insurrections violentes dans cette dernière région, sur cette immense région le gouvernement de Moscou. Mais voici que ses ambitions se sont infiniment agrandies devant des proies splendides : c'est la Chine avec ses 350 millions d'êtres humains; c'est le Japon, autrement belliqueux et discipliné avec lequel l'accord russo-japonais comporte peut-être une alliance militaire; c'est spécialement la Mongolie et Canton où sont constitués déjà des gouvernements soviétiques; c'est l'Égypte, ce sont les Indes elles-mêmes où la propagande bolchéviste, par d'habiles émissaires, exploite les ressentiments des masses populaires contre la domination anglaise.

Un évêque missionnaire calmait l'autre jour nos appréhensions en faisant observer le manque de réceptivité des Hindous, de mentalité si inférieure, à l'égard du virus bolchéviste. Mais la conception communiste est si basse, si accessible aux plus abjects instincts de l'humanité dégradée, qu'il ne faut pas se rassurer trop vite.

Politique perfide et protéiforme : elle caresse les passions, les pires préjugés, les plus stupides illusions, elle attise toutes les discordes, ici elle exaspère les griefs économiques, là elle flatte le nationalisme, partout elle souffle la haine, sème la révolution. Ses séides se répandent avec une facilité inouïe à travers toutes les frontières et il n'est pas de cordon sanitaire qui puisse préserver un pays de cette contagion. Les passeports? Les Bolchévistes en fabriquent à volonté dans des établissements *ad hoc* et leurs agents passent à travers toutes les mailles des réseaux policiers les mieux ourdis.

Alors quoi? Faut-il adopter la stupide formule : *wait and see*, attendre et voir venir? Faut-il ouvrir ses portes aux Soviets en préluant par des traités de commerce à une reconnaissance *de jure*, comme notre ministre des Affaires étrangères le proclamait l'autre jour devant la Chambre ébahie? Faut-il attendre que la République soviétique se soit assagée et que les dictateurs de Moscou aient abdicqué à leurs principes? N'est-ce pas pactiser avec l'ennemi et préparer sa victoire? N'est-ce pas trahir honteusement la cause de la civilisation?

* * *

Ce qu'il faut faire, le contre-amiral Degouty le formule avec une rare énergie dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (15 juillet 1925), où nous avons puisé la plupart des renseignements qui précèdent. « Il faut, écrit-il, que tous les peuples civilisés, et pas seulement ceux qui, tels les Balkaniques, en ce moment même, se sentent immédiatement menacés par le fléau communiste, se résolvent à en finir une bonne fois — *manu militari* — avec la horde qui prétend régner sur le monde entier ». Il ne reste plus, déclare-t-il plus loin, qu'à organiser cette croisade laïque contre les irréconciliables ennemis de l'ordre européen et de la civilisation occidentale.

L'heure paraît opportune. L'Angleterre à laquelle les agitations chinoises ont, dit-on, dessillé les yeux, pense à la formation d'un bloc anti-bolchéviste. De son côté, M. Frunze, le successeur de Trotsky, délégué à la guerre, vient de proclamer que l'alliance de l'ours russe et du dragon chinois était capable de triompher de toutes les oppositions. On sait que l'armée rouge, qui peut jeter 600,000 hommes sur les frontières d'Europe, de concert avec tous les communistes de toutes les nations, s'apprete à mener une lutte sans merci contre ce qu'ils appellent le capitalisme international.

Devant ces menaces, il n'y a plus de temps à perdre. M. Degouty esquisse un plan original de résistance qui consisterait à étouffer le monstre bolchéviste par le blocus hermétique de la Russie et de l'Asie jaune. A ce blocus naval du bloc énorme qui va de l'isthme entre Baltique et mer Noire jusqu'à l'océan Pacifique, blocus réalisé par la continuité dans le temps et la continuité dans l'espace, participeraient dans un consentement général tous les peuples de l'Europe centrale et occidentale. L'auteur de ce plan grandiose en discute avec compétence les conditions, réfute avec habileté les objections qu'il soulève, voudrait en saisir l'opinion et souhaite qu'un des Etats les plus intéressés à la promptitude d'une indispensable intervention en présente la « suggestion » au Conseil de la Société des Nations.

« Nos amphictyons, conclut-il, délibéreront sagement, comme ils l'ont fait jusqu'ici en maintes occasions délicates. Qu'ils se

hâtent de conclure, toutefois, car, pendant qu'ils discuteront, la propagande bolchéviste redoublera d'intensité, de violence, d'habileté, et les attentats révolutionnaires se multiplieront.

« Il s'agit de ne pas arriver au « Grand soir » où périrait ce qui fait notre force, notre orgueil, l'espoir dans l'avenir et la faible joie de vivre que nous laissent tant de déboires, au milieu de tant de traverses ».

Et il me semble que la mélancolie de ces dernières lignes ne laisse entrevoir dans l'esprit du vaillant et sagace contre-amiral qu'une incertaine lueur d'espérance.

Ce qui manque à l'Europe pour se coaliser dans une opération de cette envergure, pour faire passer l'idée du salut commun par-dessus tous les particularismes, c'est l'unité de vues et de volontés, c'est la foi profonde en une Providence qui règle les destinées des peuples, c'est la pleine reconnaissance de la Souveraineté pontificale seule capable d'élever les âmes par l'adhésion aux principes sauveurs qu'elle proclame jusqu'à l'accomplissement des plus généreux sacrifices.

J. SCHYRGENS.

POLOGNE

Dantzig et le corridor

D'après un article de H. Wilson Harris : La frontière germano-polonaise dans *The Contemporary Review*, de juin 1925.

Les derniers incidents liés à la question du Pacte de sécurité ont fixé l'attention sur la frontière germano-polonaise. Il est désirable d'examiner à nouveau les mesures qui semblent possibles pour diminuer les difficultés découlant du tracé des frontières politiques dans cette partie de l'Europe.

Posons d'abord quelques prémisses. Il est certain qu'aucun changement territorial ne peut y avoir lieu sans le consentement des deux parties intéressées; et même, l'article 19 du *Covenant* de la S. D. N. ne permettrait pas à celle-ci d'exercer, le cas échéant, autre chose qu'une forte pression morale.

Ensuite, il est certain que la situation telle qu'elle existe est anormale (non « impossible », puisqu'elle existe!). Il s'agit de savoir si l'anomalie d'aujourd'hui peut être éliminée ou simplement diminuée, sans être remplacée par une anomalie nouvelle et peut-être plus grande encore.

La frontière polono-allemande, telle que la Conférence de la Paix l'a tracée, est-elle la meilleure solution, là où toute solution soulève les plus graves objections? Le seul changement qui s'est produit depuis 1919 a été plutôt de nature à diminuer les difficultés existantes. Certaines populations ont émigré dans l'un ou l'autre sens; dès lors, il y a des deux côtés de la frontière moins de minorités nationales soumises à un gouvernement étranger qu'il n'y en avait il y a quelques années. C'est peu, mais c'est toujours quelque chose.

Il convient de se rappeler que le sort de la Pologne a été décidé non au moment de la signature du traité de paix, en juin 1919, mais lors de l'armistice, puisque l'Allemagne a consenti à cet armistice, en prenant pour base les Quatorze points de Wilson, du 8 janvier 1918, dont le treizième parle d'une Pologne indépendante, englobant toutes les populations incontestablement polonaises, et disposant d'un libre accès à la mer.

C'est donc à la lumière de ce principe qu'il convient d'examiner les trois problèmes que soulève la frontière germano-polonaise, à savoir :

Dantzig,

Haute-Silésie,

Le « corridor ».

La Haute-Silésie paraît présenter le moins de difficultés. Il ne semble pas que l'Allemagne insiste sérieusement sur une nouvelle rectification de frontière dans cette province; et la S. D. N. a certainement travaillé là de son mieux dans des circonstances d'une très réelle difficulté.

Passons au « corridor ». Il est indubitablement habité par des populations en majeure partie polonaises. Les cartes ethnographiques allemandes l'attestent aussi clairement que toutes les autres. La Vistule est la grande artère fluviale de la Pologne depuis des siècles. Telles sont les raisons pour lesquelles la Pologne a obtenu le « corridor ». On doute sur l'équité de cette mesure. Les grosses difficultés inhérentes à une pareille délimitation n'en sont pas moins manifestes. La Prusse Orientale est complètement séparée du reste de l'Allemagne. Et rien qu'en regardant la carte géographique de ces parages,

les Allemands se pénètrent d'une mentalité irrédentiste extrêmement préjudiciable à la cause de la paix.

Eût-il été mieux pourtant de couper 27 millions de Polonais de la mer, malgré les promesses, plutôt que d'isoler du reste de l'Allemagne deux millions d'Allemands?

Pour ce qui est de Dantzig, il faut se souvenir que la ville libre est, somme toute, revenue à une situation analogue à celle qu'elle avait occupée quatre siècles durant, avant que la Prusse s'en fut emparée en 1793. La situation serait certainement plus mauvaise si elle était restée entièrement allemande ou devenue définitivement polonaise.

D'autre part, il y a eu incontestablement des fautes commises de l'un comme de l'autre côté. La propagande anti-allemande est intense en Pologne, et *vice-versa*. N'y aurait-il pas moyen de détourner les esprits des modifications territoriales et de les orienter vers des accords économiques? De cette façon une certaine stabilité pourrait être graduellement atteinte. Il est de l'intérêt de la Pologne de minimiser ses sources de conflit avec Dantzig et de supprimer toutes les entraves qui s'opposent à la liberté du transit commercial dans le corridor.

De ce point de vue, les accords économiques polono-allemands relativement à la Haute-Silésie, accords négociés sous les auspices de la S. D. N. représentent un modèle digne d'être étudié. Certains de ces accords sont devenus inopérants de par la dépréciation de la monnaie allemande, comme du mark polonais, et n'ont pas encore été ajustés au *zloty* et au *Rentenmark*. La Haute-Silésie n'en représente pas moins un exemple instructif d'un essai, en partie tout au moins couronné de succès, visant à empêcher qu'une frontière politique ne devienne une barrière économique.

Il est donc démontré que, somme toute, de pareils accords, si des deux côtés on le veut, sont aptes à fonctionner de façon très satisfaisante. Mais n'est-ce pas là que git la vraie cause de toutes les difficultés entre l'Allemagne et la Pologne?

Une nouvelle délimitation de leurs frontières communes soulèverait les pires difficultés et les plus graves objections, sans qu'il fût démontré à aucun degré qu'une modification du *statu quo* territorial améliorerait la situation. Il y a autre chose à faire. Et, avec l'assistance de spécialistes, à Genève ou ailleurs, la Pologne et le Reich pourraient modifier du tout au tout, à leur avantage commun, l'état de choses qui existe dans la vallée de la basse Vistule.

Sans cela, il y a peu d'espoir pour la stabilité dans l'Est-Européen.

P. S. — Le professeur HANS DELBRÜCK, directeur des *Proussische Jahrbücher*, qui, dit-il, a toujours combattu, à l'époque d'avant-guerre, la politique prussienne à l'égard des Polonais, répond à M. Wilson Harris, dans le fascicule de juillet de la *Contemporary Review*. Voici les principaux points de son argumentation : 1° Il n'est pas du tout exact que la majorité de la population habitant le cours inférieur de la Vistule soit polonaise, et d'après les statistiques allemandes, le district de Bromberg et la province de Prusse occidentale, où le corridor a été « taillé », comptait, à l'époque d'avant-guerre, 1,500,000 Allemands contre 1,000,000 de Polonais; 2° On ne s'est jamais hasardé à instituer un plébiscite dans le corridor : pourquoi? 3° La région en question est à population mixte, et on ne peut dire de façon certaine si elle a appartenu plus longtemps à la Pologne ou à l'Allemagne; 4° Il n'est pas du tout certain que la formule : « avec libre accès à la mer » (pour la Pologne reconstituée) ait impliqué, dès le début, un accès territorial. L'exemple de la Tchécoslovaquie, qui a un accès non territorial, mais garanti par un accord international, à Hambourg, est là pour démontrer que de pareils arrangements peuvent fonctionner à la satisfaction générale; 5° Ce n'est pas de plein gré que les Allemands quittent le territoire polonais, mais ils en sont brutalement expulsés : 900,000 l'ont été au cours de ces dernières années. Du reste, la Pologne traite de la même façon toutes les minorités en général.

M. Delbrück croit que, tôt ou tard, la question du corridor sera de nouveau posée. La presse polonaise voudrait la voir tranchée par une annexion à la Pologne de Dantzig et de la Prusse orientale. A cela, l'Allemagne peut consentir — à condition que la Prusse orientale, Dantzig et le corridor lui-même se prononcent, au préalable, sur leur sort par un plébiscite. Si, à l'heure actuelle, il y a dans le corridor, d'après les statistiques polonaises, 81 % de Polonais, la population de Dantzig est exclusivement allemande.

Si le plébiscite est défavorable à la Pologne, on pourrait lui garantir, par un accord international, un accès à la mer, à Dantzig et aussi à Königsberg et à Stettin, analogue à celui dont jouit la Tchécoslovaquie à Hambourg.

L'empiètement — bien naturel — de M. Delbrück à accepter le plébiscite pour la Prusse orientale fait sourire : nul doute, en effet, et le précédent du 11 juillet 1920 — 353,209 voix pour le Reich contre ... 7,980 pour la Pologne, est là pour le prouver, que cette province, tout comme Dantzig, ne se prononce à une majorité écrasante — pour l'Allemagne. Le plébiscite et, à un moindre degré peut-être, l'arbitrage ne sont-ils pas de ces conquêtes de l'esprit démocratique auxquelles tout le monde rend hommage, devant lesquelles tous s'inclinent en théorie — mais dont on ne veut véritablement pour soi-même que si on est sûr d'un résultat favorable.

Hypocrisie naïve, au point de désarmer la critique...

Comte P.

BALKANS

Le péril rouge

D'après un article de Kenneth Ledward, membre de la Société Royale de Géographie : Le Péril rouge dans le Proche-Orient, dans The Fortnightly Review, de juillet 1925.

Sans vouloir jouer le rôle d'une Cassandre, il est permis d'affirmer que les Etats balkaniques sont menacés d'un péril nouveau, lequel est de nature à affecter notre propre bien-être.

L'auteur a en vue la très dangereuse propagande que mènent aujourd'hui, dans ces pays, les Soviets, lesquels, malgré leurs relations officielles avec les gouvernements bourgeois, ne perdent jamais de vue leur but principal : la conversion du monde entier à la dictature du prolétariat.

M. Benes, l'éminent homme d'Etat tchécoslovaque, a dernièrement exprimé des doutes quant à un succès possible des bolchéviks dans les Balkans, parce que, dit-il, la population y étant en grande majorité composée d'agriculteurs, les « principes » du communisme leur disent peu de chose. Il a raison du point de vue social, mais non du point de vue politique. Car il y a beau temps que le bolchévisme a cessé de suivre les lois de l'évolution sociale. Il adapte aujourd'hui ses doctrines aux idiosyncrasies et particularités du pays qu'il veut conquérir. A cet effet, il est prêt à tous les compromis.

Or, les optimistes eux-mêmes ne nieront pas, que la situation dans la péninsule des Balkans laisse beaucoup à désirer — même dans les pays appartenant au camp des vainqueurs. C'est le cas de la Roumanie, qui a à faire face à l'inimitié de la Russie des Soviets comme à celle de la Hongrie (et de la Bulgarie), sans parler de ses difficultés intérieures. C'est le cas aussi de la Yougoslavie (problème croate, difficultés en Macédoine, voisinages albanais et hongrois, etc.); de la Grèce, battue en Asie-Mineure et se vengeant de ses défaites par des changements de régime.

La situation de la Bulgarie est bien plus sérieuse encore. Privée de son littoral égéen, avec une armée considérablement réduite et une forte indemnité à payer, ce pays ne s'est toutefois pas jeté dans les bras du communisme, ce qu'il doit surtout au coup d'Etat du 9 juin 1923, qui éliminait le gouvernement Stamboulisky. Ce dernier, malgré ses quelques mérites, travaillait certainement, sans le vouloir, à instaurer en Bulgarie une dictature rouge. En septembre de la même année, le nouveau régime — celui de l'« Entente Démocratique » — écrasait un formidable mouvement agraro-communiste.

L'armée bulgare — trop peu nombreuse — est insuffisante pour le maintien de l'ordre. Le loyalisme des réservistes a seul sauvé la situation en 1923.

Ces derniers mois, la situation s'est beaucoup aggravée encore : le 13 avril un attentat eut lieu contre le roi Boris, lequel y échappa presque par miracle. Le lendemain, c'est le général Gueorguieff, une personnalité très connue, qui est assassiné en pleine rue. Deux jours plus tard, c'est l'épouvantable attentat dans la cathédrale de Sofia, attentat dans lequel cent cinquante personnes trouvèrent la mort et plusieurs centaines furent blessées. Mais les membres du gouvernement, le premier ministre Tzankoff, en particulier, en sortirent indemnes.

Nul doute, malgré les dénégations soviétiques, que le crime n'ait été inspiré par Moscou, qui à la même époque provoquait de l'effervescence en Bessarabie et dans la Dobroudja, pour empêcher une intervention possible de la Roumanie dans les affaires bulgares.

Le gouvernement Tzankoff a dû procéder, après l'attentat à la cathédrale, à l'arrestation d'un grand nombre de suspects. Mais les renseignements propagés par les agences soviétiques, et dont certains Anglais se sont malheureusement fait l'écho au sujet d'un régime de terreur et de la mise à mort de centaines de personnes innocentes — ne sont que des mensonges répandus de propos délibéré. Aujourd'hui le calme est rétabli à Sofia. Toutefois, les conditions générales restent sérieuses. Les Puissances n'ont pas permis à M. Tzankoff de garder, après la fin de mai, les treize mille hommes supplémentaires qu'elles l'avaient autorisé à recruter provisoirement; et d'anciens ministres et autres émigrés bulgares réfugiés à Belgrade ou à Prague continuent à conspirer contre le gouvernement de leur pays.

Si les autorités de Tchécoslovaquie et de Yougoslavie estiment ne pouvoir, en toute conscience, les livrer au gouvernement Tzankoff, au moins devraient-elles surveiller attentivement leurs agissements.

Un ancien ministre monténégrin, M. Popovitch, a exprimé l'avis que ce sont les rois balkaniques qui sont la racine de tout le mal. Mettez à leur place une république balkanique fédérative — et toutes les difficultés s'évanouiront, estime-t-il. Mais, à l'exception peut-être du roi de Monténégro lui-même et certainement de Milan de Serbie et de Ferdinand de Bulgarie, peut-on dire que, comme règle générale, les rois balkaniques aient provoqué des complications internationales par ambition dynastique?

Ce sont les chauvins et les irrédentistes de Grèce qui ont, en 1897, imposé au roi George la guerre contre la Turquie. Ce n'est pas Constantin qui a

forcé ses sujets à courir après le mirage anatolien. Et on ne voit pas que ces mêmes Grecs jouissent en ce moment de l'âge d'or parce qu'ils ont chassé George II.

L'intégrité constitutionnelle et l'attachement à son devoir de Boris III de Bulgarie, sont indiscutables.

Et qui donc aurait pu réunir sous un même sceptre Serbes, Croates et Slovènes, si ce n'est Alexandre I^{er} de Serbie, ce héros qui à aucun moment ne désespéra de la victoire? On peut dire à peu près la même chose de Ferdinand de Roumanie. Il est fort à craindre que, si jamais la république balkanique de M. Popovitch voit le jour, elle n'ouvre la voie au bolchévisme et à l'anarchie.

Laissons donc de côté la solution républicaine. Y en a-t-il une autre?

Nul doute que la situation instable de la Péninsule balkanique ne soit due aux traités de paix, qui ont trop souvent sacrifié les nécessités militaires aux aspirations nationales. Il est certain que la Bulgarie a été trop durement traitée par le traité de Neuilly. Ecrasé par les « réparations », avec une armée insuffisante, déchiré par les divisions intestines, ce pays est obligé d'entretenir des centaines de milliers de réfugiés de Roumanie et de Macédoine. Si on avait tout au moins laissé à la Bulgarie la partie méridionale du Dobroudja ou le littoral de l'Égée, la situation aurait été beaucoup plus facile.

Mais aujourd'hui que ce pays est rempli d'émigrés haïssant les gouvernements voisins, on ne voit pas comment la paix pourrait être assurée.

La Grèce est certainement dans une position très difficile. Mais la Yougoslavie et la Roumanie ont beaucoup gagné de par les traités de paix, et il serait bien désirable qu'elles poursuivissent une politique plus sage à l'égard de leurs minorités nationales. Que les radicaux serbes, notamment, cessent de serbiriser la Macédoine, par suite de quoi il continue à exister un problème macédonien.

Qu'on autorise la Bulgarie à entretenir une armée de 50,000 hommes et qu'on lui diminue de moitié l'indemnité qu'elle doit payer. Que le gouvernement Tzankoff amnistie, d'autre part, les émigrés « agrariens ».

Que la Grèce, de son côté, cède en bail à la Bulgarie, un « couloir » la reliant à l'Égée, le long de la voie ferrée de Dédéagatch (vraisemblablement M. Mussolini trouverait pour la compenser quelque groupe d'Iles) : ce serait là un beau geste éminemment propre à rétablir, dans les Balkans, la paix.

Si, d'autre part, la Roumanie et la Yougoslavie appliquent équitablement les règlements relatifs aux minorités nationales, approuvés par la S. D. N., beaucoup d'émigrés pourront retourner dans leurs foyers — et ce sera aussi un grand pas vers la pacification.

Peut-être, en présence du péril moscovite commun qui les menace, les Etats balkaniques concluront-ils un accord, à l'instar de celui de 1912? Alors c'était pour s'agrandir; à l'heure actuelle ce serait pour sauvegarder leur existence même. Certains de leurs hommes d'Etat sont unis par les liens de l'amitié. Il y a des liens dynastiques entre trois de ces Etats; il y en aura bientôt peut-être avec un quatrième. Que se passera-t-il si un jour l'armée rouge franchit le Dniéster, en vue d'une croisade dévastatrice?

Une nouvelle ligue balkanique va-t-elle se dresser contre ce nouveau fléau de Dieu? ou les Etats balkaniques se laisseront-ils subjugués? Ceux qui admirent les viriles races de la Péninsule des Balkans (et l'auteur est du nombre) espèrent qu'à ce moment Belgrade, Bucarest, Sofia et Athènes seront unanimes à faire, au nom de la civilisation, face à l'assaillant.

P. S. — L'auteur est, il faut le dire, bien indulgent pour le pays félon auquel l'Entente doit d'avoir vu la guerre prolongée de deux ans. Un ou deux ans avant la guerre mondiale, M. Guéchoff, un ancien ministre bulgare, écrivait que celui-là vaincrait dans la future conflagration européenne qui aurait la Bulgarie avec lui. Il s'en fallut de peu qu'il n'ait eu raison. La Bulgarie a joué, de 1915 à 1918, un rôle très important dans le camp austro-allemand, alors que les convenances les plus élémentaires l'appelaient à prendre parti pour la France, l'Angleterre et sa libératrice, la Russie. Elle a infligé les souffrances les plus cruelles à la loyale et héroïque Serbie. En n'empêchant pas la Turquie d'embouteiller la Russie dans la mer Noire, elle l'a coupée de ses alliés et a été indirectement une des causes de la Révolution russe. Il est étrange et regrettable que tout cela soit si vite oublié. Quant aux sacrifices qu'on a imposés à la Bulgarie le traité de paix — prenez la carte de la Hongrie et celle de l'Autriche et comparez... Quelque sympathie que mérite le gouvernement Tzankoff dans sa lutte contre le communisme, ne nous hâtons pas d'amnistier tout ce détestable passé, bien récent.

Comte P.

Au moment de paraître, nous apprenons que Bruxelles est menacé d'une grève de typographes.

Si le conflit ne se règle ces jours-ci, nos abonnés seront malheureusement privés de la Revue pendant toute la durée de la grève.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines BRUXELLES**COMPTOIR
D'OPTIQUE****Maison BLAISE**

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE**Décoration** **G. Veraart****25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)****PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT****ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE**

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLESMissale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.**Typographie — Lithographie. — Reliures.****Michel Swartenbroeckx**

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

**ORDRES DE BOURSE
RENSEIGNEMENTS FINANCIERS
DE PREMIER ORDRE**

Circulaire privée gratuite sur demande

22, rue Royale (Parc), BRUXELLES

Téléphone 209.06 Adresse Télégraphique Swartbourse-Bruxelles Compte chèque postal 126.202

ORFÈVRE

ChristofleORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies— **Téléphone 177.87** —

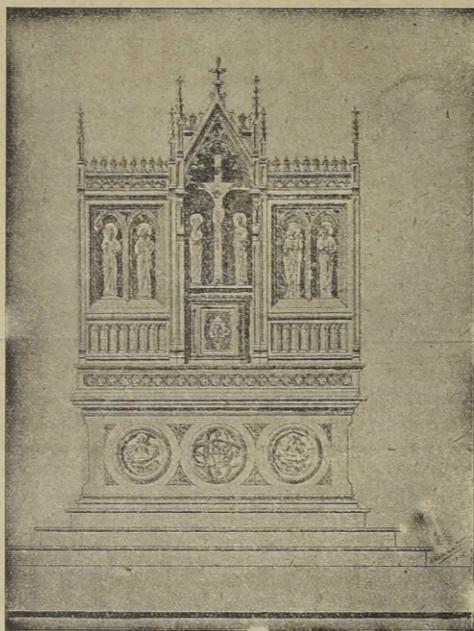
GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL ; 3,000,000 DE FRANCS



Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
--- PEINTURES RELIGIEUSES ---
TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
Gratis sur demande



ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
FOURNITURES COMPLÈTES
pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIE

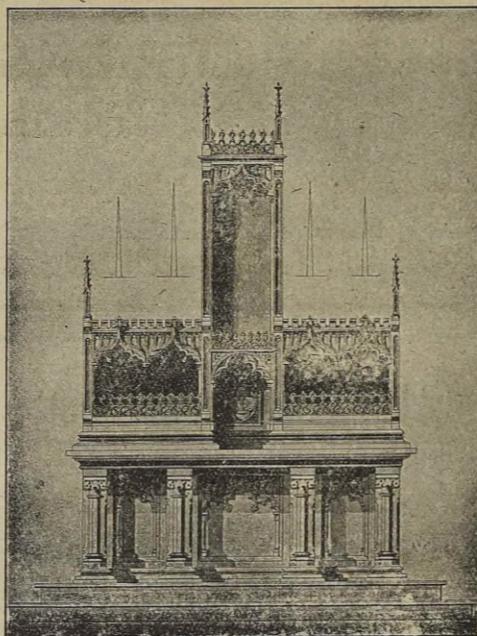


STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre

BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Saintelette, 26, Molenbeek. Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

◆◆ CARRELAGES ◆◆

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

◆◆ REVÊTEMENTS ◆◆



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :

Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS

Succursale;

Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE** P. B. P.
LA REIN

◇ MARCHAND TAILLEUR ◇

Costumes
de
Soirées

Maison L. Dupaix

Costumes
de
Cérémonies

◇ 50, rue du Marais. Bruxelles ◇

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. — Vêtements de sports
et voyages. — Lingerie. — Bonnetterie. —
Chapellerie. — Ganterie. — Chaussures. —
Cannes. — Parapluies. — Fourrures. — Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.

Maison fondée
ca 1873 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs****François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES**"NUGGET"** fait luire

Toute teinte de cuir

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS